

Sommaire

<i>Le théâtre slovaque ne reste pas dans son coin</i> Juliana Beňová	7
<i>Nuit de pleine lune</i> Jana Bodnárová	21
<i>La musica</i> Karol Horák	67
<i>Hypermarché</i> Viliam Klimáček	85
<i>La journée de la joie</i> Milan Lasica et Július Satinský	143
<i>Sèche, mon amour</i> Silvester Lavrík	207
3.3.3. Peter Pavlac	253
<i>Le général</i> Stanislav Štepka	313
Notices bibliographiques	373

LA JEUNE FEMME MÉLANCOLIQUE :

Je suis comme ça, parfois. Cette nuit est toute entière remplie de lune. Une lune qui attire au dehors. Ça ne serait pas si difficile de se jeter par la fenêtre.

JOHNNY :

Tu déliras !

(La jeune femme a un rire moqueur.)

JOHNNY :

Rappelle-toi plutôt comment ça avait commencé, entre nous. D'une manière si lente, presque hostile.

LA JEUNE FEMME MÉLANCOLIQUE :

À la piscine, la terrasse était bondée. Le soleil brûlait.

JOHNNY :

Je t'ai demandé si je pouvais m'asseoir. Tu as eu un mouvement d'épaule, très hostile.

LA JEUNE FEMME MÉLANCOLIQUE :

Le serveur a monté le son de la radio. Une voix qui parlait des émeutes dans les rues. Des gens qu'on avait frappés.

JOHNNY :

Tout ton corps s'était alors tendu. Tu vois, le monde du dehors ne t'est pas complètement indifférent.

LA JEUNE FEMME MÉLANCOLIQUE :

Qu'est-ce que t'en sais, toi ! T'es plus simple qu'un ver de terre.

JOHNNY :

Mais après, plus tard, quand on dansait... Tu étais gentille. Ça, tu ne pourras pas le nier. Mais tu n'es plus jamais venue. Pourtant, tu ne sais pas à quel point c'est bien que tu sois là, que tu existes. Que tu respire tout doucement. Tes cheveux crépitaient. Ils sont beaux. Et tes yeux aussi. Tes oreilles.

LA JEUNE FEMME MÉLANCOLIQUE :

Mes oreilles ?!

JOHNNY :

Oui. Comme si elles étaient en papier. Comme deux coquillages... Tu ressembles à une fée...

LA JEUNE FEMME MÉLANCOLIQUE :

Difficile de vivre avec une fée.

JOHNNY :

Parfois elle devient transparente, elle disparaît.

L'Époux : Alors ça n'a pas réussi.
 L'Épouse : Pardonne-moi ! Ils bombardaient l'école, ils ont loupé l'usine. J'ai eu terriblement peur. Il y a eu les premiers soldats, puis les deuxièmes. Il n'y avait que le père pour nous protéger. Mais c'était au-dessus de ses forces.
 L'Époux : Maintenant ça ira mieux – la paix.
 L'Épouse : Ils regardaient dans nos bouches, ils cherchaient de l'or. On a été sauvé par le piano, et mon ventre.
 L'Époux : Vous avez donc enterré le père et l'enfant sans moi. C'était un garçon ?
 L'Épouse : Une fille.
 L'Époux : Joue quelque chose pour dire adieu.
 L'Épouse : Non, plus jamais je ne me mettrai au piano. Je hais la musique.
 L'Époux : Ne dis pas ça. Ça ira bien maintenant. Dors.
 La Mère : Il est revenu ?
 L'Épouse : Il est revenu de la guerre.
 La Mère : Il est blessé ?
 L'Épouse : Non, dieu merci.
 La Mère : Il est soûl... !
 L'Épouse : C'est qu'il est heureux ! Il en a réchappé.

~

L'Époux : (*Reposant sa besace militaire.*) Où est la bouteille ?
 L'Épouse : (*Elle joue du piano.*) Je ne vois pas de quoi tu parles.
 L'Époux : Où est cette bouteille, hein ?
 L'Épouse : Tu plaisantes ?
 L'Époux : Non ! Une dernière fois : où est la bouteille ?
 L'Épouse : Je ne suis pas une magicienne !
 L'Époux : Donne-moi cette bouteille, sinon tu vas t'en prendre une. (*Il prête l'oreille aux sons venant du piano.*) Reviens encore – sol, do – encore une fois – sol, fa. La voilà. (*Il sort une bouteille du piano, boit et chante des rengaines militaires.*) Elle s'était posée sur la corde du sol. J'aime bien ton piano. Je ne le donnerais pour rien au monde.
 L'Épouse : Tu n'as jamais été comme ça. Avant, tu ne buvais pas... Es-tu toujours le même ? (*Peu après.*)

KARIN : Il y en a des milliers comme moi !

IAN : T'es la meilleure, Karin.

KARIN : Mais c'est en Allemagne !

IAN : Il leur faut des gueules de l'Est, tu captes ?

KARIN : Moi, j'ai pas une gueule de l'Est ! Même que je suis un peu nordique, non ?

IAN : D'accord, mon petit ange suédois, mais t'as l'accent.

KARIN : Ça fait deux ans que je prends des cours de langue, et la première vendeuse de Dresde me demande encore – Woher kommen sie ?!

IAN : Prends-le comme un avantage, un accent pareil.

KARIN : Je peux maximum jouer une pute d'Europe de l'Est !

IAN : Le rôle est bon. Vingt-trois jours de tournage.

KARIN : « Nina von autobahn ! » En short en cuir au bord de l'autoroute.

IAN : C'est du porno ?

KARIN : T'es fou, ou quoi ? Je ne vais pas jouer dans une chose pareille ! C'est une histoire sociale, on pourrait presque dire une sonde documentaire dans la vie de ces femmes-là.

IAN : Ok d'accord.

KARIN : Là, tu m'as vraiment énervée. Tu crois quand même pas que j'en suis arrivée au point d'accepter du porno ?!

IAN : D'accord, ma petite sonde.

KARIN : Arrête de déconner. Tu crois que je dois me lancer et jouer la pute ?

IAN : T'es actrice, non ? Tantôt pute, tantôt reine.

KARIN : Quand est-ce que j'ai été reine ?!

IAN : Ben... dans « Le Mitron ensorcelé ».

KARIN : La princesse qui est tombée dans la pâte ! Dès la troisième séquence ! Toute ma vie, je n'ai eu que des rôles pourris.

IAN : *Il l'embrasse.* Bon, reprenons depuis le début. T'arrives et tu gagnes au casting.

KARIN : Je suis sélectionnée pour le dernier tour.

IAN : Ben, tu vois ! Vous êtes combien ?

KARIN : Quatre.

IAN : Et combien ont couché avec le producteur ?

Mais ceci est une rétrospective artistique ! Alors de quelle viande parlez-vous ?

LE PESSIMISTE : D'un jarret de porc. Qu'est-ce que ça a de bizarre ?

L'OPTIMISTE : Vous avez disjoncté ?

LE PESSIMISTE : Disjoncté ?

L'OPTIMISTE : De quel jarret parlez-vous ?

LE PESSIMISTE : Persillé.

L'OPTIMISTE : Mais pourquoi un jarret ?

LE PESSIMISTE : Mais pourquoi disjoncté ?

L'OPTIMISTE : On dit ça quand quelqu'un ne pige pas, vous comprenez ?

LE PESSIMISTE : Non. Je ne sais pas ce qui ne vous plaît pas dans ce jarret, pourtant vous l'avez trouvé bon. Vous m'avez juste laissé un petit morceau comme ça.

L'OPTIMISTE : Qu'est-ce que ça vient faire là ? Il n'est pas question de cela maintenant.

LE PESSIMISTE : Et de quoi est-il question ? Je me suis acheté un jarret et vous me l'avez bouffé !

L'OPTIMISTE : Vous ne comprenez vraiment pas le principe de la rétrospective artistique ?

LE PESSIMISTE : Comment ça, je ne comprends pas ? C'est moi qui l'ai inventé.

L'OPTIMISTE : Bon... on pourrait discuter de cela, de qui l'a inventé...

LE PESSIMISTE : On pourrait en discuter, mais c'est moi qui l'ai inventé. Rétrospective veut dire... comment ça s'est passé. C'est clair, non ? Et ce qui s'est passé, c'est que je suis allé m'acheter de la viande.

L'OPTIMISTE : Comment ça s'est passé ! Quel naïf ! Mon ami, rétrospective veut bien dire, comment ça s'est passé, mais rétrospective artistique ne veut pas dire comment ça s'est passé en vrai !

LE PESSIMISTE : Et comment ?

L'OPTIMISTE : Quoi, comment ?

LE PESSIMISTE : Comment, si ce n'était pas en vrai ?

L'OPTIMISTE : Et bien... comme... il faut un peu embellir les choses pour que ça ait ce petit truc artistique... De la viande ? Je vais m'acheter un livre ! Vous sentez la différence ?

LE PESSIMISTE : Je la sens.

- PADRE : Ne parle pas ainsi, ma jolie, cette chambrette respire doucement comme la terre elle-même. Nous venons pour l'écouter...
- ZOYA I : J'pourrais pas rester en dedans...
- PROKOP : Chiale pas, la foraine, nous buvons à la santé de ma belle femme !
- LE PIANISTE I : Ah ça, on en a pour toute la soirée, allez, tchin !
- ZOYA I : J'suis une artiste de variété, péquenots. À ta beauté, p'tite mariée. Prokop, à ta goujaterie.
- PADRE : À la santé des jeunes mariés !
- LA MARIÉE : Je voudrais vous dire merci, à tous. Vous êtes si... si gentils. Moi, je n'ai encore jamais été si... si loin de la maison. Mes parents... ils ne... jamais comme ça... ce n'est pas ce que je voulais...
- PROKOP : Les parents, qu'ils restent où ils sont...
- LA MARIÉE : Papa se repose...
- LE PIANISTE I : ... qu'il se repose. Il n'a pas à se déranger. *Il prend le poignet de la Mariée et lui met une montre élégante.* Embrasse-moi, je porte bonheur. Mais fais vite, j'ai soif.
- PROKOP : Je ne veux rien savoir sur tes parents.
- LA MARIÉE : *Au Pianiste I.* Je voudrais te... c'était beau ce que tu as joué pour nous. Beau, mais... j'aurais imaginé quelque chose de plus gai...
- LE PIANISTE I : On aura encore le temps pour ça... *Il montre du doigt le ventre de la Mariée.* Je lui bricolerai un piano, qu'il ait un souvenir de son parrain.
- PADRE : Bon, il est grand temps de dégriser. Mes chers moutons, veuillez entendre la parole du Seigneur.
- PROKOP : Non. Ici, on boit. À la santé de mon fils !
- ZOYA I : T'es-tu magnifique, Prokop ! J'en veux un, moi aussi... une fillette au moins. Une fleurette ! Une pâquerette !
- PADRE : Il m'est facile de prendre la parole, car ce n'est pas de moi que j'ai à parler.
- PROKOP : Trois phrases, pas plus. Attends, je me sers aussi. À la santé de mon magnifique fils ! Femme, tâche de ne pas lui pourrir la vie !
- PADRE : Tu as terrifié cette malheureuse fille enceinte. Tu es la source du mal qui consume son père.

LOUISE : Nous ne pensions qu'à cela.

CHRISTINE : Qu'à TOI et ...

LOUISE : Et Adam.

MARIANNE : Ah. Ça y est, je comprends. A moi...et Adam. Des actrices investigatrices.

CHRISTINE : Comment ? J'accepte tous les dénominatifs excepté « sans talent, fade, bête et ordinaire ».

LOUISE : Tu me connais.

MARIANNE : Je ne connais aucune de vous deux.

LOUISE : C'est d'autant mieux pour elle.

CHRISTINE : Pourquoi pour moi ?

LOUISE : Tu verras !

MARIANNE : Alors, comme ça, vous vous intéressez à moi et Adam ?

LOUISE : Exactement, pas vrai, Christine ?

CHRISTINE : Je pense que tu le connais plus intimement que moi.

LOUISE : Parce que tu n'as pas encore eu le temps de...

MARIANNE : Qui vous a dit... que moi et Adam...

LOUISE : Je vous ai vus plusieurs fois par hasard dans un bistrot à l'autre bout de la ville... Mais ça ne m'étonne pas, et je ne suis pas envieuse.

CHRISTINE : Moi, je n'ai pas vu. J'ai juste entendu dire, et moi non plus je ne suis pas envieuse.

MARIANNE : Vous pouvez être envieuses, si vous voulez.

CHRISTINE : Cette bague vient de lui ?

MARIANNE : J'ai décidé aujourd'hui de la lui rendre.

LOUISE : Attends, la lui rendre, la lui rendre pour de bon ?

MARIANNE : La lui rendre, quoi.

CHRISTINE : Tu ne peux pas la lui rendre juste comme ça. Il pourrait penser que...

MARIANNE : Mais c'est bien ça.

LOUISE : Tu fréquentes l'homme le plus riche des alentours...

MARIANNE : Je ne savais pas.

LOUISE : Comment ça ?! Comment, tu ne savais pas ?! Qu'est-ce que tu ne savais pas ?!

CHRISTINE : Tu ne savais pas ?

MARIANNE : Tout simplement. Je ne savais pas qui est Adam.

LOUISE : Attends, attends, ce n'est pas du tout aussi simple que tu nous le dis.

Le domestique de Milan

(Tout en s'habillant, Milan détaille le jeune homme de Kopanice en habit traditionnel.)

MILAN : Quel âge as-tu, Stefan ?

STEFAN : Difficile à dire, Monsieur le docteur. Chez nous, on a oublié. Mais je dois avoir juste ce qu'il faut.

MILAN : Ne le prends pas mal, mais tu en parais plus.

STEFAN : Mais moi aussi, je vous jure, je me sens comme si j'avais déjà fait l'armée.

MILAN : Et les filles... est-ce qu'il y en a une qui te plaît par chez nous ?

STEFAN : Pardi, oui ! J'ai déjà essayé d'en toucher une.

MILAN : Et tu as réussi ?

STEFAN : Je ne suis pas sûr. Il faisait noir.

MILAN : Et où est-ce que tu l'as touchée ?

STEFAN : Dans l'arrière-cour. Derrière le rucher.

MILAN : Tu n'as pas eu peur ?

STEFAN : Nooon. A la maison, ils dormaient. Et les abeilles aussi.

MILAN : Et comment tu as fait pour la toucher ?

STEFAN : J'ai essayé avec mon pied. J'ai touché son pied avec mon pied.

MILAN : Et elle s'est laissée faire ?

STEFAN : Je ne suis pas bien sûr si c'est son pied que j'ai touché ou la ruche.

MILAN : *(Il regarde la grande assiette vide.)* Ces cerises qui étaient là, tu les as toutes mangées ?

STEFAN : Il n'y en avait pas beaucoup. Un kilo peut-être ?

MILAN : Où est-ce que tu as mis les noyaux ?

STEFAN : *(Montrant son ventre.)* Je les ai mangés. Je ne savais pas où les jeter, alors ils sont là. Là au moins, c'est en sécurité.

MILAN : Est-ce qu'on t'a dit à Kosariska ce qui t'attendait ici à Paris ?

STEFAN : Un travail de domestique. Donner à boire aux animaux, les traire et enlever le fumier de l'écurie.

MILAN : Ici à Paris, tu ne risques pas de traire beaucoup.

STEFAN : Je ferai ce qu'il y aura à faire.